

surproduction de marchandises, qu'ils admettent sous une dénomination et nient sous une autre. S'il est dit ensuite que c'est du capital fixe ou du capital circulant qui a été produit en trop, la raison en est que dans ce cas les marchandises ne sont plus considérées dans cette détermination simple, mais qu'on les considère ici dans leur détermination en tant que capital. Mais de ce fait, on admet d'autre part que, s'agissant de la production capitaliste [708] et de ses phénomènes – f. i. overproduction [p. ex. la surproduction] – il ne s'agit pas seulement du simple rapport selon lequel le produit apparaît comme *marchandise*, est déterminé comme tel, mais de déterminations sociales du produit, qui font que celui-ci est encore autre chose que *marchandise* et *plus* que *marchandise*.

De façon générale: dans la mesure où la formule *plethora of capital*, employée au lieu de *surproduction de marchandises*, ne constitue pas une simple échappatoire verbale, ou une étourderie irresponsable, qui concéderait que le même phénomène existe nécessairement tant qu'il s'appelle a, mais le nie à partir du moment où il est appelé b, donc en fait dans la mesure où elle exprime des scrupules et des réserves quant à la seule dénomination du phénomène, mais non pas quant au phénomène lui-même, à moins qu'il ne s'agisse justement d'échapper à la difficulté d'expliquer le phénomène en le niant dans une forme (dénomination) où il contredit leurs préjugés, et ne l'admettant que dans une forme qui ne tire pas à conséquence, donc abstraction faite de tous ces aspects, le fait de passer de la formule «*surproduction de marchandises*» à celle de «*plethora of capital*» constitue en fait un progrès. En quoi consiste-t-il? En ceci, que les producteurs ne s'affrontent pas comme simples possesseurs de marchandises, mais comme capitalistes.

**[8. Négation de la surproduction générale par Ricardo.
La possibilité de la crise résulte des contradictions internes
de la marchandise et de l'argent]**

Encore quelques phrases de Ricardo:

«On est amené ... à penser qu'Adam Smith estime que nous sommes *de quelque façon contraints*» (c'est en effet le cas) «*de produire un excédent de blé et d'articles en fer, et que le capital qui les a produits ne peut pas être investi autrement. Mais la façon dont un capital est employé est toujours une question de choix et il ne*

saurait donc y avoir pendant une période prolongée d'excédent d'une marchandise quelconque. S'il en existait, son prix baisserait au-dessous de son prix naturel et le capital serait transféré dans un autre emploi plus profitable.» (pp. 341, 342, note.)

«*Les produits sont toujours achetés par des produits ou des services; l'argent n'est que l'intermédiaire qui rend l'échange possible.*»

(Cela veut dire que l'argent n'est que moyen de circulation et la valeur d'échange elle-même n'est qu'une forme évanescence de l'échange de products contre products, ce qui est faux.)

«Il est possible qu'on produise une trop grande quantité d'une marchandise déterminée dont il existerait alors sur le marché une offre tellement surabondante que le capital employé ne serait pas remboursé. *Mais tel ne saurait être le cas pour toutes les marchandises.*» (l. c. pp. 341, 342.) «Quant à savoir si cette production augmentée et la demande qui s'ensuit feront ou non baisser le profit, cela dépend exclusivement de l'augmentation de salaires, sauf pour une courte période, de la facilité de la production des subsistances et articles de première nécessité de l'ouvrier.» (l. c., p. 343.) «Lorsque les marchands placent leur capital dans le commerce extérieur ou le commerce intermédiaire, cela se fait toujours par un choix libre et jamais par contrainte. Cela se produit parce que dans ces branches leur profit sera quelque peu supérieur à celui obtenu dans le commerce intérieur.» (p. 344.)

En ce qui concerne les crises, c'est à juste titre que tous les auteurs qui exposent le mouvement véritable des prix, ou tous les praticiens qui écrivent à un moment donné de la crise, négligent toutes ces arguties, qui se veulent théorie, et se contentent de dire que ce qui est vrai dans l'abstraction de la théorie – c'est-à-dire que nuls gluts of market [engorgements du marché] ne sont possibles – est par contre faux dans la pratique. En effet, la répétition régulière des crises a réduit les bavardages de Say, etc. à une phraséologie qui ne peut plus être in times of prosperity is used, but is thrown to the winds in times of crisis [utilisée qu'en temps de prospérité, mais qui doit être abandonnée en temps de crise].

||709| Dans les crises du marché mondial, les antagonismes et les contradictions¹ de la production bourgeoise sont poussés jusqu'à l'éclatement. Or au lieu d'analyser en quoi consistent les éléments contradictoires qui éclatent au cours de la catastrophe, les apologistes se contentent de nier la catastrophe elle-même et, face à sa périodicité régulière², de maintenir cette affirmation que la production, si elle faisait ce que disent les manuels scolaires, n'aboutirait jamais à la crise. L'apologie consiste alors à falsifier les faits économiques les plus simples et particulièrement à s'en tenir à l'affirmation de l'unité face à la contradiction.

Si par exemple l'achat et la vente – ou le mouvement de la métamorphose de la marchandise – représentent l'unité de deux procès, ou pour mieux dire le déroulement du même procès qui passe par deux phases opposées, donc essentiellement l'unité de ces deux phases, ce mouvement est tout aussi essentiellement la séparation des deux phases et leur autonomisation réciproque. Or, comme elles constituent une cohérence, l'autonomisation des moments cohérents ne peut *apparaître* que violente, comme procès destructeur. C'est justement dans la *crise* que leur unité se manifeste, l'unité des différents éléments. L'autonomie qu'acquiert l'un vis-à-vis de l'autre les deux moments qui vont ensemble et qui se complètent, les uns par rapport aux autres, est violemment anéantie. La crise manifeste donc l'unité des moments promus à l'autonomie les uns par rapport aux autres. Il n'y aurait pas de crise sans cette unité interne d'éléments en apparence indifférents les uns par rapport aux autres. Mais, pas du tout, dit l'économiste apologétique. Etant donné qu'il y a unité, il ne peut *pas* y avoir de crise. Ce qui ne peut vouloir rien dire d'autre que ceci: l'unité des contraires exclut la contradiction.

Pour démontrer que la production capitaliste ne peut aboutir à des crises générales, on nie toutes les conditions et déterminations formelles, tous les principes et *differentiae specificae* [différences spécifiques], bref, on nie la *production capitaliste* elle-même et ce qu'on démontre en fait, c'est que, si le mode de production capitaliste, au lieu d'être une forme de la production sociale spécifiquement développée, ayant ses caractéristiques propres, était un mode de production se situant avant ses débuts tout à fait primitifs, les contradictions et antagonismes qui lui sont propres n'existeraient

1. En allemand: *Widersprüche und Gegensätze.*

2. En allemand: *gesetzmäßig.*

pas, donc n'existerait pas non plus leur éclatement dans les crises.

«Les produits», lit-on chez Ric[ardo] d'après Say, «sont toujours achetés par des produits ou des services; l'argent n'est que l'intermédiaire qui rend l'échange possible.»

Ici donc premièrement, la *marchandise*, dans laquelle existe la contradiction entre valeur d'échange et valeur d'usage, est transformée en simple produit (valeur d'usage) et par conséquent l'échange des marchandises, en simple troc de produits, commerce de simples valeurs d'échange. On ne rétrograde pas seulement avant la production capitaliste, mais même avant la simple production de marchandises et le phénomène le plus complexe de la production capitaliste – la crise du marché mondial – on le nie et l'évacue en évacuant la première condition de la production capitaliste, à savoir que le produit doit nécessairement être une marchandise, doit donc se représenter en tant qu'argent et parcourir le procès de sa métamorphose. Au lieu de parler de travail salarié, on parle de «*services**», terme dans lequel est encore laissée de côté la détermination¹ spécifique du travail salarié et de son utilisation: celle d'accroître la valeur des marchandises contre lesquelles il est échangé, de produire de la plus-value – et ce faisant est ignoré le rapport spécifique par lequel argent et marchandise se transforment en capital. Le travail n'est «*service**» que s'il est conçu comme *valeur d'usage* seulement (ce qui dans la production capitaliste est secondaire) tout comme est masquée dans le terme «produit» l'essence de la *marchandise* et de la contradiction qui lui est inhérente. *L'argent* est alors, en bonne logique, conçu comme simple médiateur de l'échange des produits et non comme une forme d'existence de la marchandise essentielle et nécessaire, qui doit nécessairement se représenter comme valeur d'échange – travail social général. Du moment qu'on biffe l'essence ||710| de la valeur d'échange en transformant la marchandise en simple valeur d'usage (produit), on peut tout aussi aisément nier *l'argent* en tant que forme essentielle *autonome* dans le procès de la métamorphose, face à la forme originelle de la marchandise, ou mieux, il faut qu'on le nie.

Ici les crises sont donc évacuées par un raisonnement qui oublie ou nie les premières présuppositions de la production capitaliste, l'existence du produit comme marchandise, le dédoublement de la

1. En allemand: *Bestimmtheit*.

marchandise en marchandise et argent, les moments de la séparation qui en résultent dans l'échange des marchandises et enfin la relation de l'argent ou de la marchandise au travail salarié.

D'ailleurs les économistes (tels que J. St. Mill par exemple) qui veulent expliquer les crises par ces simples *possibilités* de crise impliquées dans la métamorphose de la marchandise — comme la séparation de l'achat et de la vente — ne font pas mieux. Ces déterminations qui expliquent la possibilité de la crise n'expliquent pas, il s'en faut, sa réalité, elles n'expliquent pas *pourquoi* les phases du procès entrent dans un conflit tel que leur unité interne ne peut s'affirmer que par une crise, un procès violent. Cette *séparation* apparaît dans la crise; elle en est la forme élémentaire. *Expliquer* la crise à partir de cette forme élémentaire équivaut à expliquer la crise en exprimant son existence sous la forme la plus abstraite qui soit, c'est-à-dire à expliquer la crise par la crise.

«Nul», dit Ric[ardo]¹, «ne produit, si ce n'est dans l'intention de consommer *ou de vendre*, et il ne vend jamais si ce n'est pour *acheter* une autre marchandise qui puisse lui être utile, ou bien puisse contribuer à la *production future*. Il devient donc nécessairement, en produisant, soit consommateur de sa propre marchandise» (goods) «soit acheteur et consommateur des marchandises de quelqu'un d'autre. On ne saurait admettre qu'il puisse *longtemps* être mal renseigné sur les marchandises qu'il peut produire avec le plus grand profit, en vue d'atteindre le but envisagé, c'est-à-dire la *possession d'autres marchandises*. Il n'est donc pas vraisemblable qu'il puisse *durablement*» (continually) «produire une marchandise pour laquelle il n'existe pas de demande.» [*l. c.*, pp. 339, 340.]

Ce sont là les bavardages puérils d'un Say qui ne sont pas dignes de Ric[ardo]. D'abord aucun capitaliste ne produit pour consommer son produit. Et si nous parlons de la production capitaliste, il faut dire correctement: «Nul ne produit dans l'intention de consommer son produit», même s'il réemploie des parties de son produit en vue d'une consommation industrielle. Or ici, c'est de consommation individuelle qu'il s'agit. Plus haut on avait oublié que le produit est marchandise. Maintenant on oublie même la division sociale du travail. Dans des régimes où les hommes produisent pour eux-

1. Voir ci-dessus pp. 589-590.

mêmes, il n'y a pas de crise, mais il n'y a pas non plus de production capitaliste. Nous n'avons jamais entendu dire non plus que les Anciens, avec leur production basée sur l'esclavage, aient jamais connu de crises, bien que, même chez les Anciens, tel ou tel producteur ait fait faillite. Le premier terme de l'alternative est une absurdité. Le deuxième aussi. Un homme qui a produit n'a pas le choix entre vouloir vendre et ne le vouloir pas. Il lui faut *vendre*. Et justement dans les crises il arrive ce fait qu'il ne peut pas vendre ou qu'il ne le peut qu'au-dessous du coût de production, ou même qu'il lui faut vendre carrément à perte. A quoi lui sert alors, à quoi nous sert, qu'il ait produit pour vendre? Il s'agit justement de savoir ce qui contrarie une si bonne intention.

Poursuivons :

«Nul ne *vend* jamais si ce n'est pour *acheter* une autre marchandise qui puisse lui être utile, ou bien puisse contribuer à la production future.»

Quel aimable tableau des conditions bourgeoises: Ric[ardo] oublie même qu'il peut arriver que quelqu'un *vende* pour pouvoir *payer* et que ces ventes forcées jouent un très grand rôle dans les crises. L'intention immédiate du capitaliste lorsqu'il vend c'est de retransformer sa marchandise ou plutôt son capital marchandise en *capital argent* et de *réaliser* ainsi son bénéfice. La consommation – le revenu – n'est dans ce cas nullement ce qui guide ce procès: alors qu'elle l'est pour celui qui vend des *marchandises* pour les transformer en produits alimentaires. Mais la production, dans laquelle le revenu apparaît comme résultat et non pas comme but déterminant, n'est pas la production capitaliste. Si quelqu'un *vend* c'est en premier lieu pour vendre, c'est-à-dire pour transformer une marchandise en argent.

||711| Pendant la crise il se peut que notre homme soit très satisfait d'avoir *vendu* sans penser à acheter dans l'immédiat. Certes, si la valeur réalisée doit de nouveau faire fonction de capital, elle doit parcourir le procès de reproduction, donc s'échanger de nouveau contre travail et marchandise. Mais la crise est précisément le moment de la perturbation et de l'interruption du procès de reproduction. Et cette perturbation ne saurait être expliquée du fait que dans des périodes où il n'y a pas de crise, elle n'a pas lieu. Il est indiscutable que personne «will continually produce a commodity for which there is no demand» [ne produira de façon continue une marchandise pour laquelle il n'y a pas de demande] (pp. 339, 340), mais personne non plus ne discute d'une hypothèse

aussi absurde. Elle n'a d'ailleurs rien à voir à l'affaire. «The possession of other goods» [La possession d'autres marchandises] n'est pas en premier lieu la finalité de la production capitaliste, son but est l'appropriation of value, of money, of abstract wealth [de valeur, d'argent, de richesse abstraite].

Ce qui sous-tend ici le raisonnement de Ric[ardo], c'est encore la formule de James Mill que j'ai déjà analysée plus haut¹ sur «l'équilibre métaphysique entre les achats et les ventes», équilibre qui, dans les procès de l'achat et de la vente, ne voit *que* l'unité et non la séparation. D'où l'affirmation de Ric[ardo] (d'après James Mill):

«On peut produire trop d'une marchandise *bien déterminée* dont il peut alors y avoir sur le marché une offre si abondante que le capital dépensé ne peut pas être remboursé. Mais tel ne peut pas être le cas en ce qui concerne *toutes* les marchandises.» (pp. 341, 342.)

L'argent n'est pas seulement «the medium by which the exchange is effected» [le medium par lequel s'effectue l'échange], mais en même temps «the medium by which the exchange of produce with produce becomes dissolved in two acts, independent of each other, and distant from each other, in time and space» [le medium par lequel l'échange de produit contre produit se trouve scindé en deux actes indépendants l'un de l'autre, distincts l'un de l'autre, dans l'espace et dans le temps]. Or, cette fausse conception de l'argent repose cependant chez Ric[ardo] sur le fait qu'il n'a en vue, de façon générale, que la *détermination quantitative* de l'argent, c'est-à-dire qu'il = un quantum déterminé de temps de travail, et oublie par contre sa *détermination qualitative*, à savoir qu'il faut que le travail individuel se présente comme travail *social abstraitement général* et qu'il ne peut le faire que par son² aliénation*.

1. Voir ci-dessus, p. 588, note 4.

2. Marx a employé le terme allemand *Entäußerung* et l'a fait suivre, entre parenthèses, du terme anglais *alienation*.

* ||718| (Ricardo ne [considère] l'argent que comme simple *moyen de circulation*: c'est la même chose que lorsqu'il ne considère *la valeur d'échange* que comme une forme évanescence, de façon générale, comme un trait purement formel de la production bourgeoise et capitaliste, ce qui explique que cette dernière n'est pas chez lui un mode de production spécifiquement déterminé, mais le mode de production par excellence.) |718| (*Texte de Marx.*)

Dire que seules *certaines* et non pas *toutes* les marchandises peuvent produire « a glut in the market » [une offre surabondante sur le marché], donc que la surproduction ne peut jamais être que partielle, est une échappatoire pitoyable. D'abord, à ne considérer que la nature de la marchandise, rien n'empêche que *toutes les marchandises* puissent être en surabondance sur le marché et par conséquent que toutes baissent au-dessous de leurs prix. Il s'agit précisément ici seulement du moment de la crise. Toutes les marchandises, sauf *l'argent* [peuvent bien être là en surabondance]. Dire qu'il existe pour *la marchandise* la nécessité d'être représentée en argent signifie simplement que cette nécessité existe pour *toutes* les marchandises. Et si pour une marchandise particulière il peut y avoir difficulté à parcourir cette métamorphose, cette difficulté peut exister pour toutes. La nature générale de la métamorphose des marchandises – qui inclut la disjonction de l'achat et de la vente, tout comme leur unité, au lieu d'exclure la *possibilité* d'un general glut [surabondance générale] – est au contraire la possibilité d'un general glut.

D'autre part cependant, il y a, c'est vrai, derrière les raisonnements de R[icardo] et des raisonnements similaires, non seulement le rapport d'*achat et vente*, mais aussi celui d'*offre et demande* que nous n'aurons à expliquer que lorsque nous étudierons la concurrence des capitaux. Comme dit Mill, si l'achat est vente, etc., la demande est offre et l'offre, demande, mais, de même, elles se disjoignent et peuvent accéder à l'autonomie l'une par rapport à l'autre. L'offre de toutes les marchandises peut être à un moment donné plus grande que la demande de toutes les marchandises, du fait que la demande de *marchandise générale*, d'argent, de valeur d'échange, est plus grande que la demande de toutes les marchandises particulières, ou du fait que le moment qui consiste à représenter la marchandise en argent, à réaliser sa valeur d'échange l'emporte sur le moment consistant à retransformer la marchandise en valeur d'usage.

Si le rapport entre l'offre et la demande est conçu dans un sens plus large et plus concret, on y fait entrer le rapport entre *production et consommation*. Il faudrait alors de nouveau maintenir l'*unité* de ces deux moments qui existe en soi et se manifeste justement avec violence dans la crise en face de leur *séparation* et de leur *contradiction* qui existent tout autant, et caractérisent même production bourgeoise.

En ce qui concerne la contradiction entre surproduction partielle et universelle, dans la mesure où il s'agit seulement d'affirmer la

première pour échapper à la dernière, il convient de remarquer à ce sujet :

Primo: les crises sont la plupart du temps précédées par une inflation of prices [augmentation des prix] générale de tous les articles ressortissant à la production capitaliste. Ils contribuent par conséquent tous au crash [krach] qui suit et provoquent un overburdening the market [une surcharge du marché] aux prix qu'ils avaient avant le crash. Le marché peut absorber une masse de marchandises à des prix en baisse, tombés au-dessous de leurs coûts de production, qu'il ne pouvait pas absorber à leurs prix de marché antérieurs. La masse excédentaire des marchandises est toujours relative, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une masse excédentaire à certains prix. Les prix auxquels les marchandises sont alors absorbées sont ruineux pour le producteur ou le marchand.

||712| *Secundo*:

Pour qu'une crise (donc aussi la surproduction) soit générale, il suffit qu'elle affecte les articles de commerce les plus importants.

**[9. Le point de vue faux de Ricardo sur le rapport
entre production et consommation
dans les conditions du capitalisme]**

Écoutons de plus près l'argumentation par laquelle Ric[ardo] cherche à évacuer a general glut of the market [une saturation générale du marché]:

«On peut produire trop d'une certaine marchandise, dont il se trouve alors sur le marché une surabondance d'offre telle que le capital investi ne peut pas être remboursé. Mais cela ne saurait être le cas pour toutes les marchandises. La demande de blé a pour limite les bouches qui le mangeront, celle de chaussures et de vêtements, les personnes qui les porteront. Or bien qu'une communauté ou une fraction de communauté puisse disposer d'autant de blé, de chapeaux et de chaussures qu'elle peut et veut consommer, on ne saurait en dire autant de toute autre marchandise produite de manière naturelle ou artificielle. Certains consommeraient davantage de vin, s'ils avaient la possibilité de s'en procurer. D'autres, qui ont suffisamment de vin, désireront acheter davantage de meubles ou améliorer leur qualité. D'autres encore voudront